

PIE XII

Biographie



Andrea Tornielli

Tempora

ÉDITIONS DU
JUBILÉ

Pie XII

Andrea Tornielli

Pie XII

TEMPORA - ÉDITIONS DU JUBILÉ

© Mai 2009, ISBN 978-2-86679-493-4
ISBN pdf : 978-2-36040-441-4

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© Groupe Artège
Éditions Artège

10, rue Mercoeur - 75 011 Paris
9, espace Méditerranée - 66 000 Perpignan
www.editionsartege.fr.

Éditions du Jubilé - 81, rue Lecourbe
75015 PARIS - www.editionsdujubile.com

Introduction

L'homme du devoir

Qui était Eugenio Pacelli, l'homme qui a guidé l'Église pendant près de vingt ans et a commencé son long pontificat à la veille d'un deuxième conflit mondial dévastateur ? Faut-il donner raison à ceux qui, habitués à lire l'histoire du catholicisme sous l'angle des fractures et des discontinuités, voient en lui l'expression d'un modèle de papauté vieilli et dépassé ? Pie XII était-il réellement un pape centralisateur, qui concevait le gouvernement de l'Église de manière verticale, un pontife isolé et figé ? D'un point de vue humain, on présente souvent le pape Pacelli comme un homme froid, insensible, détaché, craintif, obsédé par le danger communiste, faible, voire manifestant une certaine connivence avec le nazisme. Eugenio Pacelli était-il véritablement conforme à cette image ? Ces conceptions, qui naissent parfois d'une lecture idéologique de la réalité historique et ont d'autres buts (comme, par exemple, celle de présenter en toute occasion Pie XII comme « mauvais » pour exalter encore davantage l'humanité, la grandeur et la « bonté » de son successeur immédiat, le bienheureux Jean XXIII ; ou bien de dire du mal de l'Église préconciliaire quoi qu'il arrive pour mettre en exergue la beauté de celle d'après le concile), ont fini par créer un stéréotype dont il semble difficile de se détacher pour affronter le personnage de Pacelli, sa vie et son pontificat en dehors des schémas préétablis et des jugements consolidés.

En effet, ces interprétations ont fait tomber aux oubliettes tous les éléments de nouveauté indéniable du pontificat pacellien. Pie XII est stigmatisé comme un pape incapable de lire « les signes des temps » dans l'exercice du gouvernement de l'Église et le magistère doctrinal, et il est surtout évoqué comme le « pape des silences » pour ne pas s'être opposé de manière publique à

l'extermination du peuple juif. On oublie pourtant, ou l'on minimise volontairement, sa grande œuvre de charité dans la défense des persécutés pendant la guerre, de même que l'on ne cite même plus les contributions extraordinaires apportées par le pape Pacelli aux évolutions consacrées par le concile Vatican II, précisément à travers son magistère ; ou encore les prises de position dans lesquelles ce pape certainement anticomuniste a revendiqué l'autonomie de l'Église en évitant de la soumettre aux positions occidentalistes. Qui se souvient encore que c'est le pape le plus cité par le concile Vatican II, et qui a canonisé proportionnellement le plus grand nombre de femmes (plus que tous ses prédécesseurs, mais aussi que ses successeurs) ? Qui se souvient que c'est le pape qui a, dans une encyclique, actualisé la distinction traditionnelle entre erreur et errant (que l'on attribue communément au pape Roncalli), et ce justement à propos du communisme et en pleine Guerre froide ? Qui se souvient que c'est le pape qui a ouvert la porte à l'application de la méthode historico-critique pour l'étude de la Bible, celui qui a soutenu le mouvement liturgique et a expliqué que la messe ne doit pas se réduire à une extériorité théâtrale, s'ouvrant également au chant moderne, ou encore le pape qui a pris en considération dans une encyclique la possibilité de l'hypothèse évolutionniste et a internationalisé le collège cardinalice ?

Cette biographie ne prétend pas être exhaustive. Elle exprime la tentative de relire le parcours humain et spirituel d'Eugenio Pacelli, en le plaçant nécessairement dans le cadre des événements historiques et des fonctions diplomatiques qui ont occupé une place décisive dans son existence, mais en cherchant aussi à retrouver l'homme sous l'institution qu'il représente et même incarne. Cette tentative n'est pas facile car, chez Pacelli, dès les premiers pas de sa carrière ecclésiastique, l'homme s'est anéanti dans l'institution, il a disparu, il s'est totalement identifié à elle. C'est un homme au sens aigu du devoir, qui s'est appliqué avec méthode, conscience et constance à accomplir les charges reçues.

Le parcours proposé ici au lecteur se fonde sur de nombreuses sources jusque-là inédites. En premier lieu, la correspondance, les

notes et les documents des Archives privées Pacelli : il s'agit d'une quantité considérable de documents redécouverts récemment et encore en cours de classement, jamais consultés jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, dans la correspondance avec son frère entre 1917 et 1928, la crainte de Pacelli face à l'expansion du bolchevisme, qu'il a connu de près lors de l'insurrection spartakiste de Munich, émerge en effet, mais également sa préoccupation face à la naissance du nationalisme hitlérien, de même que se confirme à plusieurs reprises le désir du futur pape d'abandonner la diplomatie vaticane pour se consacrer au soin des âmes, en renonçant à la possibilité de la pourpre cardinale.

La biographie de Pacelli a été reconstruite, lorsque ce fut possible, non seulement à partir des sources documentaires et des études existantes, mais aussi à travers certains des témoignages les plus importants des actes de la cause de béatification. Le jugement sur le résultat final revient au lecteur. Le profil d'un homme sensible, pour ne pas dire sentimental, à la personnalité teintée de romantisme, se dégage des lettres et des témoignages présentés dans cet ouvrage. Un homme de foi et de prière, en rien autoritaire, habitué à réfléchir longuement (même trop pour certains) avant chaque décision. Un homme habitué à écouter et à demander conseil et derrière lequel agissait, dans le parfait anonymat qui sied aux véritables collaborateurs d'un pape, une équipe de théologiens jésuites extrêmement compétents, capables d'observer le monde et ses ferments dans tous les domaines. Un homme habitué à vivre de manière presque monacale, parcimonieux en toute chose, renonçant au chauffage et au café pour se faire un peu plus proche des situations de souffrance de ses fidèles pendant la guerre.

Certes, Eugenio Pacelli était un homme de son temps, avec ses limites et ses défauts. En le présentant, nous avons essayé de faire émerger tous les problèmes lorsqu'il y en avait, en laissant le plus possible parler les témoins et, surtout, les documents. Mais on ne peut pas ne pas dénoncer l'acharnement historiographique depuis des décennies contre sa personne, de la part de tous ceux qui abandonnent leur rôle de chercheurs pour devenir militants

antipacelliens de profession. On tente d'attribuer à Pie XII, souvent contre l'évidence et surtout contre le bon sens, toutes les responsabilités, et pas seulement en ce qui concerne l'horrible tragédie de la Shoah.

Il revient donc au lecteur de juger si la tentative de soustraire le pape et son pontificat au tir croisé des détracteurs spécialisés et aux encens des hagiographes a réussi ou pas. L'objectif était de creuser la personnalité d'un homme, son histoire, son contexte familial, ses parcours psychologiques, et non de présenter une nouvelle thèse écrite à l'avance, favorable ou hostile à Pie XII. C'est l'une des raisons pour lesquelles le thème de sa possible béatification n'est pas abordé dans ce livre.

Dans l'épithaphe sur la tombe du pape Adrien VI (1522-1523), en l'église nationale allemande Santa Maria dell'Anima, à Rome, on peut lire: *O quantum refert in quae tempora vel optimi cuiusque virtus incidat*, « Combien influent les conditions des temps sur l'efficacité des vertus, même du meilleur des hommes ! ». Il semble que trop de monde ait oublié à quelle époque a régné Eugenio Pacelli.

L'évêque luthérien de Berlin, Otto Dibelius, n'avait sans doute pas tort lorsqu'il déclarait: « Ce que ce pape a fait et omis, ce qu'il a ressenti ou n'a pas ressenti, les conflits qu'il a menés avec sa conscience devant Dieu, tout cela ne peut être jugé que par ceux qui ont porté pendant longtemps sur leurs épaules une responsabilité analogue et ont donc pu se rendre compte de ce que signifie professer la foi chrétienne et les dix Commandements dans l'atmosphère terrifiante qui se crée dans les États totalitaires ».

Je tiens à adresser des remerciements particuliers au prince don Francesco Pacelli, qui m'a concédé l'accès aux archives de la famille, m'autorisant à les utiliser sans aucune restriction. Je remercie également l'architecte Enrico De Maio Galeazzi, qui m'a permis d'accéder aux archives de son grand-père, le comte Galeazzi. Je suis aussi très reconnaissant à Mgr Giuseppe Siacca, prélat auditeur de la Rote romaine et connaisseur attentif de la personne de Pie XII, pour ses précieuses indications. Un remerciement particulier

également pour le professeur Matteo Luigi Napolitano, avec lequel j'ai partagé la rédaction de deux ouvrages sur le pape Pacelli, pour son aide, ses conseils, ses indications et la documentation qu'il n'a encore une fois pas manqué de me fournir. Je remercie aussi le père Peter Gumpel sj pour sa disponibilité à répondre à certaines de mes questions spécifiques et les professeurs Antonio Scottà et Giovanni Maria Vian pour leurs précieuses indications bibliographiques. Merci enfin à mes collègues Gianni Valente, Stefania Falasca et Marco Roncalli.

Je dédie cet ouvrage à ma femme Arianna : sans son soutien, ce livre n'aurait jamais pu voir le jour.

Eugenio Pacelli, le pape le plus controversé du ^{xx}e siècle, l'homme appelé à guider l'Église catholique dans les terribles années de la Seconde Guerre mondiale et de la Guerre froide, naît à Rome le 2 mars 1876 en fin de soirée, dans l'appartement que sa famille louait au troisième étage du palais Pediconi, au numéro 34 de la Via Monte Giordano (actuellement Via degli Orsini). Le dernier pape de naissance romaine voit le jour dans l'antique quartier Ponte, à quelques pas de l'Église Santa Maria in Valicella, qui conserve depuis quatre siècles la dépouille de saint Philippe Neri. Il naît dans le lieu où se trouvait probablement le palais du préfet d'Empire Cromazio, auprès duquel, pendant des siècles, le souverain pontife rencontrait le rabbin de la synagogue après avoir célébré la messe de Pâques et lui reprochait « l'obstination des Juifs », avant de rejoindre à cheval le palais du Latran. Une coïncidence étrange pour un homme tel que Pacelli, qui sera accusé après sa mort de s'être tu sur l'Holocauste des Juifs par lâcheté, ou pire, par complicité.

Moins de six ans se sont écoulés depuis l'entrée des troupes piémontaises à la Porte Pia lorsque le futur Pie XII vient au monde dans le quartier qui se trouve à proximité du Lungotevere. C'est encore le pape Mastai Ferretti qui se trouve enfermé au Vatican, « prisonnier » du nouvel État italien, lui qui, le 1^{er} novembre 1870 dans l'encyclique *Rescriptores*, avait stigmatisé comme « injuste, violente, vaine et nulle » ce qu'il considérait comme une « usurpation ». L'encyclique de Pie IX s'achevait sur ces termes : « Nous déclarons, protestant devant Dieu et devant l'ensemble du monde catholique, que nous sommes retenus en une prison telle que nous ne pouvons exercer sûrement, tranquillement et librement notre

autorité pastorale suprême ». 167 548 personnes avaient voté au plébiscite pour l'annexion de Rome au Royaume d'Italie : 133 681 votants étaient favorables, et seuls 1 507 s'étaient déclarés contre. Le petit peuple, fidèle au pape, n'avait pas voté, tandis que la bourgeoisie aisée, appelée à Rome « *generone*¹ », et l'aristocratie « *illuminée* » s'étaient rangées de manière compacte en faveur de l'annexion.

Les Pacelli étaient étroitement liés au pape Mastai Ferretti, figure du plus long des pontificats. À l'âge de quinze ans, le grand-père d'Eugenio, Marcantonio, issu d'une famille de propriétaires terriens, avait quitté Onano, sa ville natale, une petite bourgade médiévale au nord de Viterbe pour s'installer à Rome, appelé par son oncle, frère de sa mère, le prélat et futur cardinal Prospero Caterini. Après avoir achevé ses études de droit canonique, il devint avocat auprès de la Sacrée Rote. Le jeune homme, ainsi qu'on peut le lire dans ses mémoires, « vint à Rome en novembre 1819 et étudia avec assiduité la philosophie à l'Archigymnase de la Sapienza. En 1824, il obtint sa première licence *ad premium*. Il se consacra ensuite à des études de droit auprès de l'avocat Carlo Armellini.² En 1834, après une période d'essai, il fut admis par la Sacrée Rote à l'Ordre des avocats. Le 10 avril 1834, il épousa Giuseppa Scavalli Vecchia ».³

En 1846, à l'occasion de l'élection de Pie IX, Marcantonio se trouve à la tête de la délégation de la communauté d'Acquapendente (le diocèse d'Onano), venue au Vatican rendre hommage au nouveau pape. Deux ans plus tard, lorsque Pie IX abandonne en pleine nuit la ville sur le point de tomber aux mains des partisans de Mazzini, artisans de la République Romaine, Marcantonio Pacelli le suit dans son exil à Gaète. C'est le tournant qui devait changer la destinée de sa famille. En effet, en 1851,

1. Ce terme désigne une partie de la bourgeoisie romaine qui, à la fin du XIX^e siècle, faisait étalage de ses richesses pour défier l'aristocratie.

2. L'avocat Carlo Armellini forma le triumvirat avec Mazzini et Saffi pendant les mois de la République Romaine, mais il ne semble pas que Marcantonio Pacelli ait eu une quelconque activité politique pendant cette période agitée de l'histoire de Rome.

3. Cf. « *Questi pseudo storici* », par PACELLI (Marcantonio), *Strenna dei Romanisti*, 21 avril 1994, pp. 389-393.

lorsque le pape reprend le pouvoir grâce aux armes des soldats français, il récompense son fidèle serviteur en lui confiant d'importantes charges. Marcantonio Pacelli et sa famille sont inscrits dans la noblesse civique d'Acquapendente et de Sant'Angelo in Vado. Même s'il s'agit donc d'une noblesse acquise pour des mérites civiques, cela reste toujours une noblesse. Après le rétablissement du pouvoir papal, Marcantonio devient l'un des dix membres du Conseil de censure, institué pour restaurer l'autorité pontificale et poursuivre les rebelles et les révolutionnaires qui furent à l'origine de la brève expérience de la République Romaine. Par la suite, le pape lui confie une tâche de gouvernement délicate dans la curie, le nommant substitut du ministre de l'intérieur, un rang équivalent à celui des actuels vice-ministres de l'Intérieur et de la Justice, avec de grandes responsabilités de décision et d'action. On peut lire toujours dans ses mémoires : « La Sainteté de N.S. le Pape Pie IX, pendant l'audience du 29 janvier 1851, a daigné choisir l'avocat Pacelli comme substitut du ministre de l'intérieur, selon la relation de Mgr Savelli, Ministre ». Épurateur au nom du pape, Marcantonio Pacelli se comporte en homme juste et non vindicatif. En témoigne le fait que, immédiatement après la prise de Rome, le gouvernement de l'Italie unifiée l'invite à faire partie du nouveau Conseil d'État. Il refuse cette offre au nom de la fidélité au pape, qui se considérerait comme prisonnier au Vatican.⁴

Marcantonio autorise de sa main la naissance de l'*Osservatore Romano*, dont le premier numéro voit le jour le 1^{er} juillet 1861, quelques mois seulement après la proclamation du Royaume d'Italie. Le but de cette publication, clairement apologétique, est de prendre la défense de l'État pontifical. Le journal prend le nom d'une ancienne « feuille » privée, dirigée par l'abbé Francesco Battelli et financée par un groupe catholique légitimiste français. La naissance de ce qui est encore aujourd'hui le quotidien du Saint-Siège est étroitement liée à la défaite militaire subie par les troupes pontificales à Castelfidardo le 8 septembre 1860. Après cet événement, qui

4. SPINOSA (Antonio), *Pio XII, l'ultimo papa*, Milan, 1992, p. 15.

redimensionne fortement l'étendue territoriale de l'État du pontife (et il ne semble pas y avoir en Europe de puissance disposée à le défendre), un grand nombre d'intellectuels catholiques commencent à se rendre à Rome avec le désir de se mettre au service de Pie IX. Parmi les autorités romaines naît l'idée de donner la vie à une publication quotidienne non officielle pour diffuser les principes de l'État papal. Dès le mois de juillet 1860, Marcantonio Pacelli voulait lancer à côté du bulletin officiel, le *Journal de Rome*, une publication polémique et batailleuse de nature officieuse intitulée *L'Ami de la Vérité*. Le projet arrive aux oreilles du marquis Augusto Baviera, éditeur célèbre et concitoyen de Pie IX, qui le même été, avait sollicité l'autorisation de publier un périodique bihebdomadaire qui aurait dû prendre l'ancien nom de *L'Osservatore*. La direction du journal projeté par Pacelli est confiée à un polémiste de Forlì, Nicola Zanchini, et au journaliste exilé Giuseppe Bastia. Dans le règlement de l'*Osservatore Romano* approuvé par le pape Mastai Ferretti, on peut lire que le but du nouveau journal est de « démasquer et réfuter les calomnies qui s'élèvent contre Rome et le Pontificat Romain », de « faire connaître les événements les plus remarquables de la journée à Rome et au dehors », de « rappeler les principes inébranlables de la Religion catholique et ceux de la justice et du droit, comme fondements inébranlables de tout ordre de vie sociale », « d'instruire des devoirs que l'on a envers la patrie » et d'« encourager et de promouvoir la vénération de l'Auguste Souverain et Pontife ».

Pie IX meurt le 7 février 1878, quatre semaines après le roi Victor-Emmanuel. Le souverain piémontais, en s'éteignant, avait confessé au chapelain royal, le chanoine Anzino : « J'entends mourir en bon catholique, avec des sentiments de dévotion filiale envers le Saint-Père. Je regrette si j'ai causé quelque dégoût à son auguste personne ; mais dans toutes les questions, je n'ai jamais eu l'intention de faire du mal à la religion ». Le chemin pour que se referme la blessure causée par la fin du pouvoir temporel sera encore long, et il est à peine entamé au moment de la naissance d'Eugenio Pacelli.

Pour protester contre l'« usurpation », la noblesse papiste prend le deuil et maintient fermées les persiennes des fenêtres de ses palais

qui donnent sur la rue. Celles du troisième étage du palais Pediconi aussi restent closes. Pourtant, nous le verrons, la famille du futur Pie XII ne restera pas longtemps en proie à cette attitude de fermeture. Tout en restant très fidèles au Saint-Siège, les Pacelli habitent de l'autre côté du Tibre, et quelques années plus tard ils choisiront contre toute attente d'inscrire leur fils à l'école publique du nouvel État unitaire.

C'est le troisième enfant de l'avocat Filippo Pacelli, le fils du noble Marcantonio, et de Virginia Graziosi, qui vient au monde dans les dernières heures de ce 2 mars. Eugenio a déjà une sœur, Giuseppina, née en 1872, et un frère, Francesco, né en 1874. Une quatrième et dernière fille, Elisabetta, arrivera quatre ans après sa naissance.

Le père du futur pape est le second des dix enfants de Marcantonio et, comme lui, il est avocat de droit civil. Grâce à ses études de droit canonique, il deviendra aussi avocat consistorial. Au moment de la naissance d'Eugenio, il a trente-sept ans. La mère d'Eugenio, Virginia, trente-deux ans, provient également d'une famille nombreuse : elle a dix frères et deux sœurs. Deux des garçons sont prêtres, tandis que les deux sœurs sont entrées chez les sœurs Ursulines. Virginia appartient à la famille romaine des Graziosi : elle est aimable, sensible, généreuse et s'adonne à de nombreuses pratiques de piété. La dernière fille, Elisabetta, décrira ainsi ses parents : « C'étaient des personnes à la foi profonde et très droites : il régnait une parfaite harmonie et je ne me souviens pas qu'il y ait eu entre eux le moindre échange d'une expression autre que délicate. Papa était avocat de droit civil, mais il avait en même temps fait des études en droit canonique et était habilité auprès des Tribunaux ecclésiastiques. Maman se consacrait aux soins de la famille et nous donnait un grand exemple par ses vertus et sa religiosité ».⁵

On trouvera une allusion à la douceur de sa mère Virginia dans les paroles que Pie XII adressera aux couples au cours d'une

5. *Romana. Beatificationis et canonizationis Servi Dei Pii XII (Eugenii Pacelli) Summi Pontificis* (1876-1958), « Positio super vita et virtutibus », Rome, 1999 ; PACELLI (Elisabetta, veuve Rossignani), *Summarium. Depositiones testium* (dorénavant *Summarium*), p. 1.

audience: « À vous, chefs de famille, la vue de votre femme, qui après une journée de courageux travail réunit avec soin les chers gages de votre amour mutuel et confie leur sommeil aux gardiens célestes, rappellera qu'il y a là-haut pour tous les chrétiens une Mère infiniment tendre, prompte à secourir ses enfants, en particulier au soir de cette brève journée qu'est la vie... ».

Le petit Eugenio est baptisé le 4 mars, deux jours après sa naissance, dans la paroisse Saints-Celse-et-Julien. C'est un jour de grand froid et un vent glacé souffle sur la ville. La mère, Virginia, encore affaiblie par l'accouchement, n'assiste pas à la brève cérémonie. Le troisième enfant des Pacelli reçoit les noms d'Eugenio, Maria, Giuseppe et Giovanni. C'est l'archiprêtre Giovanni Battista Annibali et un oncle du nouveau-né, don Giuseppe Pacelli qui, avec la permission du curé, célèbrent le rite. Le parrain est Filippo Graziosi, frère de la mère; la marraine est Teresa Pacelli, sœur du père. Il est d'usage dans la famille, conformément à la doctrine chrétienne, de baptiser les enfants quelques heures après la naissance et de leur donner à tous comme deuxième prénom celui de Marie, en honneur de la Vierge. Au retour de la cérémonie, Virginia peut enfin embrasser son enfant, qui, par le don de la grâce baptismale, vient d'être « lavé » de la tache du péché originel. De nombreux biographes et hagiographes de Pie XII rapportent une prétendue prophétie prononcée ce jour-là par un prêtre en odeur de sainteté, don Jacobacci, qui aurait annoncé en soulevant l'enfant à peine baptisé: « Nous avons fêté Eugenio dans cette petite église. Dans 63 ans, tous les chrétiens chanteront leur joie à Saint Pierre en se prosternant devant cet enfant ». Une invention propagée immédiatement après l'élection de Pacelli, alors que don Jacobacci était depuis longtemps passé à un monde meilleur, et totalement dénuée de fondement.⁶ Il s'agit en effet de l'opération adroite d'un journaliste qui, à la mort du pape Ratti, avait préparé un opuscule sur la vie du futur pontife avant d'en connaître le nom. « Dans les

6. Cet épisode se trouve déjà démenti dans l'ample biographie de PADELLARO (Nazareno), *Pie XII*, Julliard, Paris, 1950, p. 24.

brouillons, seul le nom était laissé en blanc, mais il y avait en échange de très nombreux épisodes, naturellement tous inventés ».⁷ Parmi ceux-ci, la phrase du prêtre au moment du baptême. Quelques jours après l'élection de Pacelli, le petit ouvrage était mis en vente avec l'anecdote citée.

La famille Pacelli reste Via Monte Giordano jusqu'en 1880, date à laquelle Filippo, Virginia et leurs enfants s'installent au numéro 19 de la Via della Vetrina, laissant le grand-père Marcantonio au palais Pediconi. La nouvelle maison est plus spacieuse et plus moderne, bien qu'elle se trouve dans une petite rue étroite et peu éclairée, dans laquelle les artisans sont contraints de travailler dehors parce que leurs boutiques sont trop sombres. L'habitation dans laquelle Eugenio avait passé les quatre premières années de sa vie donnait sur un palais à l'angle duquel était encastree une image de la Vierge soutenue par deux anges en stuc. À proximité de la nouvelle demeure se trouvent maintenant l'église et le Collegio dell'Anima, sur le porche d'entrée duquel est gravée une inscription du prophète Isaïe : *Opus iustitiae pax* (« la paix est l'œuvre de la justice »). Cette devise doit avoir particulièrement frappé le jeune Pacelli, puisqu'elle figurera sur ses armes d'évêque, de cardinal et de pape.

L'appartement de la famille se trouve au troisième étage ; les marches de l'escalier qui y monte sont basses. « Chaque rampe possède deux niches vides surmontées de berceaux en forme d'œuf, dans lesquelles habitèrent deux poussins, deux têtes, l'une masculine, bien entendu chauve, l'autre féminine, avec sa riche chevelure ».⁸ La nouvelle habitation est spacieuse et bien tenue ; les meubles antiques sont enrichis d'objets d'art et de porcelaines précieuses, la bibliothèque est bien fournie. Le grand salon de l'attique offre une vue panoramique sur le Château Saint Ange, et Eugenio invite souvent ses camarades de jeu pour leur faire admirer

7. LAI (Benny), *Vaticano sottovoce*, Milan, 1961, p. 31.

8. PADELLARO (Nazareno), *Pio XII*, Rome, 1949, p. 29.

le spectacle. Les premières photographies qui le représentent à cette époque nous montrent le futur pape avec un regard mélancolique et une petite frange sur le front, vêtu d'une petite robe à plis. La mère, Virginia, ne veut pas que ses enfants descendent jouer dans la rue, elle préfère qu'ils invitent leurs petits amis à la maison et affecte donc à cet usage l'une des grandes pièces de l'appartement. Enrichetta Rossini, de la famille des propriétaires de la maison et camarade de jeux du futur pape, raconte: « Cette pièce était notre cheval de bataille; les jours de calme, nous jouions au loto, mais lorsque nous nous déchaînions, il fallait fermer la porte. La pièce était grande et se prêtait au jeu des gendarmes et des voleurs. Eugenio jouait toujours un gendarme. Parfois, les fillettes comme moi refusaient de participer à ce jeu, en partie parce qu'aucune d'entre nous ne voulait être du côté des voleurs, et nous laissions alors les garçons pour jouer aux petites lavandières. Eugenio nous attachait les fils aux clous des murs, et nous étendions le linge des poupées ».⁹

Eugenio Pacelli est inscrit à l'école maternelle de la Divine Providence, sur la Piazza Fiammetta, non loin de Via Zanardelli; il y fréquentera également les trois premières classes de l'école élémentaire. Ses éducatrices sont sœur Judith et sœur Gertrude; cette dernière lui enseignera à lire et à écrire la langue française. En 1881, à l'âge de cinq ans, il reçoit le sacrement de la confirmation des mains de l'évêque de Sutri et Nepi, Mgr Giuseppe Maria Costantini. À la fin de ses trois premières années d'école primaire, Eugenio entre à l'Institut privé Marchi, à l'Arco dei Ginnasi sur la Piazza Santa Lucia, fondé et dirigé par le professeur Giuseppe Marchi. Ce professeur avait des manières austères et l'un de ses disciples, Mgr Carlo Respighi, le décrit en ses termes: « Il passait le plus clair de son temps à faire les cent pas dans toute la largeur de la pièce, en expliquant la leçon. Sur la chaire, simple mais haute et imposante, au-dessus de laquelle trônait un tabernacle avec des

9. Le témoignage d'Enrichetta Rossini a été recueilli à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de Pie XII: NEGRO (Silvio), *Vaticano minore, altri scritti vaticani*, Vicence, 1963, p. 15.

images de la Vierge que l'on ornait de fleurs et de bougies les samedis et pendant le mois de mai, le professeur ne montait que pour expliquer les points difficiles ou pour administrer quelque solennelle sermonne précédée de déclarations énergiques et stéréotypées du genre : "Ici, on ne fait pas de différences; pour moi, vous êtes tous égaux; ici, il n'y a ni saints ni purs" ». ¹⁰

Eugenio et son frère sont également confiés à un directeur spirituel, comme en témoigne leur sœur Elisabetta : « Il devait avoir huit ans lorsque, pour sa formation spirituelle, papa le confia aux bons soins du père Giuseppe Lais, prêtre aumônier de San Filippo Neri, qui rassemblait autour de lui des garçons des bonnes familles romaines. Eugenio était toujours accompagné de notre grand frère Francesco. Le père Lais venait de temps en temps à la maison instruire maman des progrès de Francesco et Eugenio ».

Le futur Pie XII semble revêtir plus que ses autres frères et sœurs les caractéristiques des Grazielli, c'est-à-dire de la famille de sa mère : affable, sensible, mais taciturne et réservé. Il fait preuve d'un sérieux précoce et d'un vif désir de s'instruire. De son père Filippo, il hérite plutôt le soin du moindre détail, l'attention minutieuse et la passion pour la formation juridique. C'est à cette époque qu'Eugenio commence à imiter les gestes des prêtres de sa famille, mimant la célébration de la messe sur un petit autel de fortune qu'il s'est construit.

Le souvenir de Mgr Vincenzo Cirilli, cousin au premier degré d'Eugenio Pacelli, qui a évoqué dans un manuscrit les années de l'enfance vécues avec lui à Onano revêt à ce propos un grand intérêt : « Je l'ai connu pour la première fois lorsqu'il vint à Onano avec sa famille. Il logeait chez l'oncle Pietro, au palais Madama [...]. J'avais environ douze ans. Eugenio en avait trois. Je fréquentais les cours de l'archiprêtre Vitali. Un jour, pendant qu'il me faisait cours, le petit Eugenio arrive à l'improviste [...]; il tentait vainement de se mettre une étoile autour du cou. "Oh, mon Dieu, Eugenio avec l'étoile!"

10. RESPIGHI (Carlo), « I primi anni giovanili di Sua Santità Pio XII », *Capranicense*, juin-septembre 1939, p. 15.

“Ça ne fait rien”, répondit l’archiprêtre et il ordonna à Antonietta – une cousine qui assistait à la scène – de la mettre en double et de la lui passer autour du cou. Eugenio commença par hurler, mais lorsqu’il vit qu’Antonietta la lui arrangeait autour du cou, il se calma et se mit à circuler dans la pièce en se montrant à tous ». ¹¹

Le jeune Pacelli, entendant résonner à la maison les récits de la vie d’un oncle prêtre au Brésil, rêve surtout de devenir missionnaire. L’enfant semble captivé par les entreprises des annonciateurs de l’Évangile dans les terres lointaines et se dit prêt à affronter le martyre, « même la mort sur la croix », déclare-t-il. Ajoutant immédiatement : « Mais sans les clous ».

En 1885, à l’âge de neuf ans, Eugenio Pacelli entre au Lycée-Gymnase royal Ennio Quirino Visconti, un institut public et laïc situé dans les bâtiments du célèbre Collège Romain des jésuites, expulsés de l’école après la prise de Rome. Pour quelle raison une famille de la noblesse papale avait-elle décidé d’envoyer l’un de ses enfants dans une école dans laquelle régnait une atmosphère anticléricale et antireligieuse ? Cette école était de plus dédiée à un archéologue qui avait collaboré avec les Français à l’époque de la première occupation française de Rome et y professer la foi catholique constituait parfois un véritable acte de courage. Filippo Pacelli et Virginia Graziosi nourrissaient certainement une grande confiance dans le caractère solide de leur troisième enfant.

Le 11 octobre 1886, Eugenio reçoit la première communion avec son frère Francesco. La cérémonie a lieu dans les « Cappellette di San Luigi » sur la Via Liberiana, palais qui donne sur la basilique Sainte-Marie-Majeure. La messe est célébrée par le cardinal Vicaire de Rome, Lucido Maria Parocchi.

Les études deviennent comme une mission pour le jeune homme : il reste courbé sur ses livres jusqu’à tard dans la nuit, dépassant l’heure fixée par ses parents. Il prend l’habitude de tout annoter.

11. Des extraits du manuscrit de Mgr Vincenzo Cirilli ont été publiés par PASCARELLA (Giacinto), *Pio XII – Eugenio Pacelli e Onano* (avec la collaboration de ONORI (Giuseppe) et MANCINI (Bonafede)), Onano, 1998, p. 56.

Même au théâtre, où la famille loue une loge et se rend souvent, Eugenio, grand amateur de musique, assiste avec enthousiasme aux représentations, mais il apporte avec lui un cahier et profite des intermèdes pour prendre des notes ou lire. Il commence à cette époque à jouer du violon. « Il aimait aussi la musique », écrit son neveu Carlo Pacelli, « et j'ai pu voir chez eux deux violons qui lui avaient appartenu. J'ignore la musique qu'il préférerait dans sa jeunesse, mais par la suite, lorsqu'il était en Allemagne, ses maîtres préférés étaient les grands compositeurs allemands : Bach, Beethoven, Wagner ». Eugenio appréciait particulièrement le faste des compositions musicales alors jouées dans les églises, avant la réforme de Pie X qui ramènera la musique et le chant à une austérité plus conforme à l'esprit liturgique. Il commence également à étudier les langues : l'allemand avec sa sœur aînée Giuseppina et le français avec sa sœur cadette Elisabetta.

La passion pour les études ne lui fait pas délaisser le sport. « L'été, lorsque nous allions à Onano », témoigne Elisabetta Pacelli, « nous en profitons pour monter deux chevaux que possédait le comte Pietro Caterini, notre parent ». Le père Lais continue sa direction spirituelle. Eugenio participe avec les jeunes de son âge au service du culte et devient bientôt « préfet des cérémonies » grâce à la précision et au zèle avec lesquels il sait servir la messe. Mais le père Lais est aussi bibliothécaire et astronome : on lui doit la naissance de l'observatoire astronomique du Vatican et c'est grâce à son enseignement que le jeune Pacelli est introduit à la connaissance des astres et des planètes. Devenu pape, il pensait sans doute à son premier éducateur en déclarant le 3 décembre 1939 devant l'Académie Pontificale des Sciences : « L'astronome, qui arrive jusqu'au ciel, marchepied du trône de Dieu, ne peut être incrédule à la voix du firmament ».¹²

À la maison, où il jouait enfant à célébrer le saint office, il donne maintenant des cours de catéchisme au fils de la concierge du palais de la Via della Vetrina, qui monte dans l'appartement des Pacelli

12. Cité par CHENAUX (Philippe), *Pie XII, diplomate et pasteur*, Cerf, Paris, 2003, p. 31.

pour être instruit en doctrine par le jeune habitant. Tous les matins, Eugenio prend le chemin de l'école avec son frère Francesco, qui entre en classe une heure avant lui. Le futur Pie XII passe ce temps en prière, dans la chapelle de la Madonna della Strada, en l'église du Saint-Nom-de-Jésus. Sa mère Virginia lui demande : « Eugenio, que fais-tu dans la chapelle pendant si longtemps ? ». Il répond : « Je prie, maman : je dis tout à la Sainte Vierge ». Le souvenir de ces dévotions restera toujours gravé dans l'esprit du pape. Un jour, « le Saint-Père me demanda de rappeler minutieusement tous les événements de sa vie depuis l'âge de quatre ans. Parmi les nombreux souvenirs figuraient notamment les visites qu'il rendait, avec sa famille, à l'église du Saint-Nom-de-Jésus, où il s'attardait à prier avec une dévotion particulière devant l'image de la Madonna della Strada. Par la suite aussi, avant de fréquenter le lycée, en se rendant à l'école [...], dans le temps libre qui précédait les leçons, il entrait, toujours dans l'église du Saint-Nom-de-Jésus pour se recueillir en prière devant l'image de la Sainte Vierge ».¹³

L'une des sources qui permettent de comprendre la personnalité d'Eugenio Pacelli, en particulier comment le jeune homme se considérait lui-même, est constituée par un cahier qui contient quelques compositions écrites pendant les années du collège et du lycée. L'un de ces thèmes s'intitule « Mon portrait » et a été écrit par le futur Pie XII à l'âge de treize ans ; il a obtenu la note 8⁺. Dans ce texte, Pacelli se dit physiquement médiocre et fait de lui-même une description très objective, reconnaissant n'avoir pas profité convenablement des exemples que lui ont donné ses parents et ses éducateurs et se proposant à l'avenir de corriger certains aspects de son caractère, notamment une certaine impétuosité. C'est un important document dans lequel Pacelli parle de lui-même. Lorsqu'il aura commencé sa carrière ecclésiastique, les allusions privées et personnelles, même dans ses lettres, se feront toujours plus rares et deviendront presque inexistantes pendant les années de son pontificat ; contrairement à ses successeurs immédiats, il ne tiendra pas de

13. PACELLI (Carlo), *Summarium*, p. 222.

journal ni d'agenda (à l'exclusion de quelques notes de l'adolescence dont nous traiterons plus tard) et ne notera jamais rien de personnel en raison de l'identification complète de sa personne avec l'institution représentée.

« Devant faire mon propre portrait physique et moral », écrit Eugenio dans la rédaction, « je m'efforcerai de toutes les manières de ne négliger rien de bon ni de mauvais que je puisse trouver en moi et de me décrire réellement tel que je suis. Il sera aisé pour tous de savoir si ce que je dirai est vrai ». Vient ensuite la description de son apparence physique : « J'ai treize ans et l'on voit bien que, pour mon âge, ma taille ne se remarque ni par sa grandeur, ni par sa petitesse. Ma personne est mince, ma peau brune, mon visage plutôt pâle, mes cheveux de couleur châtain et fins, mes yeux noirs, mon nez plutôt aquilin. Je ne parlerai pas de ma carrure, qui n'est à vrai dire pas bien large. J'ai enfin deux jambes plutôt sèches et longues et deux pieds d'assez grandes dimensions. On peut comprendre à cela que je suis physiquement un jeune homme médiocre ».

En ce qui concerne la personnalité et l'aspect moral, on peut lire : « La nature m'a doté d'une certaine intelligence qui me permet, avec un peu de bonne volonté, de faire bien des choses. Je viens volontiers à l'école et j'étudie avec amour, car je sais que tout ce que je peux faire maintenant me sera utile par la suite. Mes parents et mon cher professeur m'aiment plus que tout, et je m'efforce de leur rendre de toutes les manières possibles leurs soins pleins d'amour. Je mentirais assurément si je vous disais que je mérite cet amour : non, car je ne trouve pas en moi suffisamment de vertus pour en être digne, ni ne prétends en avoir ; tout vient de leur bonté. En effet, le peu de bonté qu'il peut y avoir en moi, je le dois tout entier à Dieu, qui m'a donné de si sages supérieurs et ce sont eux, par leurs enseignements, qui tentent de répandre en mon âme la vraie vertu. Que j'ai été sot de ne pas avoir toujours su profiter de leurs sages conseils ! ».

Dans cet autoportrait, Eugenio parle de sa passion pour le latin et pour la musique : « Je peux dire que je suis parfois passablement inspiré par des Muses sacrées ; je sens aussi en moi une grande

passion pour les Classiques et j'affectionne en particulier l'étude de la langue latine. Aimant beaucoup la musique, je me complais, dans les heures d'oisiveté et spécialement pendant la période des vacances, à jouer de quelque instrument de musique [...]. J'ai un caractère plutôt impatient et violent, mais je sens que je dois le modérer par l'éducation. Mon seul réconfort est de voir que, ayant en mon cœur une générosité instinctive, si je ne souffre pas de contradictions, je suis tout aussi prompt à pardonner à ceux qui m'offensent. Du reste, j'espère que l'âge et la réflexion feront disparaître ces défauts nuisibles que je reconnais en moi. Il me semble ainsi avoir dit la vérité ».

Pacelli arrivera à dominer parfaitement son caractère, qui a été défini « plutôt impatient et violent ». La graphologue Evi Crotti, qui a analysé l'écriture de Pie XII, confirmera ce fait : « La barre prolongée du “t”, la forme minutieuse de la graphie, certaines secousses émotives, la régularité de l'interligne sont tous des éléments qui témoignent d'une personnalité qui fait preuve d'un contrôle absolu de ses pulsions agressives. Toutefois, l'agressivité volontairement retenue était payée personnellement par la somatisation ».¹⁴

Dans la rédaction d'une autre composition scolaire où il fallait commenter une phrase de Parini selon laquelle on peut découvrir sur le visage d'une personne ce qu'elle cache dans son cœur, Eugenio écrit que « l'hypocrite est vil » et ajoute immédiatement : « Non, je ne suis pas ainsi ».

Une autre composition de Pacelli intitulée « Santa Marinella 1889 » date de la même période ; on y découvre une sympathie d'adolescent pour une « jeune fille agréable, douce, compatissante, docile, pure », invitée dans ces vers à devenir « plus gracieuse que la fleur parfumée », pour resplendir « telle une étoile étincelante, en vertu et en beauté ». Au premier abord, l'inspiration dantesque de ces paroles est manifeste. De quelle jeune fille s'agissait-il ? Parmi celles que fréquentaient ses sœurs et sa cousine Adele à Onano, le jeune Eugenio devait s'être épris de l'une d'entre elles, Lucia. Bien

14. CROTTI (Evi) – TORNIELLI (Andrea), *Dalla penna dei papi*, Milan, 2002, p. 47.

des années plus tard, le soir de son élection au pontificat le 2 mars 1939, le curé d'Onano de l'époque, don Matteo Alfonsi, racontera à un journaliste que « si Lucia avait dit oui, il n'y aurait pas eu de pape Pacelli », laissant ainsi entendre que la jeune fille aurait décliné la déclaration d'Eugenio. Cette information est confirmée dans les cahiers de l'écrivain Giovanni Papini, qui écrit en date du 18 mai 1948 : « Bargellini, qui a publié récemment un livre apologétique sur Pie XII, me raconte qu'il y a à Onano (un petit village de montagne où le jeune Pacelli se rendait souvent chez des parents pour sa santé) des vieux qui disent : "Si Lucia lui avait dit oui, il ne serait pas devenu pape" ». ¹⁵ On le voit, ce sont les mêmes termes que ceux du curé neuf ans plus tôt. Il n'existe pas de témoignage oral ou écrit duquel on puisse déduire que Pacelli – qui avait à l'époque, rappelons-le, à peine treize ans – ait pu se déclarer d'une manière ou d'une autre à cette jeune fille et en ait essuyé un refus, à ce moment ou plus tard. Il est manifeste que cette sympathie d'adolescent d'Eugenio pour Lucia était connue dans le village et a donc été mentionnée après l'élection de leur illustre concitoyen par ceux qui en avaient conservé la mémoire, même si la manière dont elle est relatée en exagère la portée en laissant presque entendre que la décision de se faire prêtre est venue suite à une déception amoureuse. Nous aurons l'occasion de voir que cette hypothèse est dénuée de fondement.

Signalons à ce propos le témoignage de Maria Teresa Pacelli Gerini, fille du banquier Ernesto, cousin du futur pape, qui raconte : « À l'époque où il était Secrétaire d'État, je lui ai demandé une fois s'il avait un jour songé à se marier. Il m'a répondu : "Jamais !" – et il a ajouté : "Si j'avais dû me marier, j'aurais mis comme condition à ma femme de vivre comme frère et sœur". Le 28 avril 1903, il m'a offert une petite image au dos de laquelle il avait écrit : "Il n'y a rien de plus sublime sur la terre que le souffle d'un cœur vierge qui aspire à Dieu, et rien de plus précieux que le délicat parfum d'une vie innocente. À Maria Teresa Pacelli, souvenir plein d'affection. Don Eugenio Pacelli" ». ¹⁶

15. PAPINI (Giovanni), *Diario*, Florence, 1962, p. 624.

16. PACELLI (Maria Teresa), *Summarium*, p. 253.

Cependant, une crise inattendue et encore rarement prise en considération par les biographes de Pie XII se produit vers l'âge de quatorze ans. Dans l'ouvrage qui reconstitue l'histoire et les « gloires » du Lycée-Gymnase Visconti,¹⁷ l'une des dernières pages mentionne les notes obtenues par Eugenio Pacelli de sa première année scolaire dans l'établissement (1885-1886), jusqu'à la dernière (1893-1894). Le gymnase comprenait alors trois années de collège et le parcours entier était donc constitué de cinq années de gymnase et trois de lycée. On constate immédiatement que le parcours compte une année scolaire supplémentaire. En effet, à la fin de la cinquième année du Gymnase (1889-1890), on peut lire en bas du bulletin où figurent les notes obtenues dans les différentes matières (dont la plus basse est un huit) : « A quitté l'école au début du mois de juin pour maladie », avant l'examen d'admission au lycée. Pendant un an, Pacelli suspendra ainsi la fréquentation de l'école et il se présentera en juillet 1891 comme candidat libre à l'examen, l'obtenant brillamment.

La cause de cette interruption du parcours scolaire est un épuisement dû à son application trop intense dans les études et à un développement physique très rapide. Eugenio, fragile des poumons, a besoin d'une coupure pour se détendre. C'est pourquoi son père Filippo et sa mère Virginia décident de lui faire manquer une année et de l'envoyer se reposer à la campagne, à Onano, où le jeune homme se consacre à l'équitation et au canotage. Au cours d'une audience avec les sportifs italiens, Pie XII déclarera : « Ceux qui reprochent à l'Église de ne pas s'occuper du corps et de la culture physique, tout comme ceux qui voudraient limiter sa compétence et son action aux choses "purement religieuses" et exclusivement spirituelles sont bien loin du vrai. Comme si le corps, créature de Dieu au même titre que l'âme, ne devait pas avoir sa part dans l'hommage rendu au Créateur ».

17. PIERSANTI (Carlo), *Origini, vicende e glorie del "Collegio Romano" e del Liceo-Ginnasio "E. Q. Visconti"*, Rome, 1958, p. 128. L'auteur, professeur de sciences naturelles né en 1888, a longtemps été directeur du lycée et a eu des contacts réguliers avec Eugenio Pacelli même après son élection au pontificat. Il a bénéficié d'environ une vingtaine d'audiences privées avec Pie XII, en plus de celles accordées aux élèves du Lycée Visconti.

Eugenio s'applique également pendant cette période à vaincre un petit défaut de prononciation qu'il traîne depuis l'enfance. Il consacre toujours de nombreuses heures à la lecture et continue à étudier les langues.

Mais cette faiblesse physique, presque un épuisement, s'accompagnait de quelque chose de plus profond. Pacelli traverse la période délicate de l'adolescence en mettant en doute certaines des certitudes qui l'ont soutenu jusqu'à ce moment ; cela est dû en partie à l'influence de l'école publique, où il entre en contact avec des personnes et des livres qui exposent des idées pour lui nouvelles, contraires et hostiles à celles avec lesquelles il a été éduqué. Le jeune homme avait dû abandonner les camarades de jeu qu'il invitait à voir le panorama de sa maison et il était maintenant confronté à des camarades bien différents de lui. Les enseignants manifestaient parfois eux aussi une orientation hostile à l'Église et présentaient comme modèles les biographies et les attitudes d'auteurs très distants du christianisme.

Pie XII confiera à un jésuite, le père Giacomo Martegani, directeur de la *Civiltà Cattolica* quelle était l'atmosphère qui régnait dans l'école. « Lorsque je préparais l'audience pour les élèves du Lycée Visconti », a témoigné le père Martegani, « le Saint-Père m'a parfois déclaré : "Maintenant ils viennent en audience chez le pape, mais autrefois, dans cet Institut, on était anticlérical et franc-maçon". Il me raconta qu'il avait dû résister fermement au professeur d'histoire ».

On constate donc à cette époque une évolution intérieure douloureuse qui n'a pas encore été suffisamment sondée jusqu'à aujourd'hui ; en témoigne un fascicule de feuillets manuscrits fournis il y a quelques années par la famille à une spécialiste allemande, Ilse-Lore Konopatzki.¹⁸ Il s'agit de documents peu connus, qui témoignent du parcours intérieur accompli par le futur pape. Ces notes sont précédées d'un autre feuillet, sur lequel le jeune Eugenio

18. KONOPATZKI (Ilse-Lore), *Eugenio Pacelli. Pius XII. Kindheit und Jugend in Dokumenten*, Salzbourg-Munich, 1974 ; seconde édition, Ruppichteroth, 2001.

a représenté une croix, un poisson et une ancre, tous parmi les plus anciens symboles du christianisme.

Sous cette esquisse, le futur Pie XII a écrit en grec : *Eis eauton – Gnothi seauton*; en italien : *Ricordi a sé stesso – Conosci te stesso* [« Souvenirs pour soi-même – Connais-toi toi-même », *ndt*]; puis en latin : *Sibimetipsi – Nosce te ipsum* : des titres qui font penser à un journal intime. Deux textes sont particulièrement significatifs : le premier est daté du 14 août 1891, le second du 17 août. Pacelli a quinze ans et demi et parle manifestement de lui-même, bien qu'il écrive à la troisième personne : « Le voici, l'homme qui est entré dans la vie bon, fidèle, aimant Dieu et la religion, mais qui ensuite, aveuglé peut-être par de vains sophismes, a commencé à douter ».

Certains, à l'école, ont inoculé au jeune homme le germe du doute, faisant vaciller les certitudes acquises. La vie d'Eugenio Pacelli a été présentée jusqu'à aujourd'hui comme un chemin sans obstacles ni embûches, comme s'il n'avait jamais eu à affronter les moments d'obscurité, d'incertitude, de doute à travers lesquels passe la majeure partie des personnes.

Il cherche dans la lecture et les études des soutiens qui semblent se dérober, mais il note le 14 août : « Dans nos recherches approfondies, nous découvrons chaque jour de nouveaux horizons, chaque jour se présentent à notre esprit de nouvelles observations sur notre âme, jamais imaginées et qui détruisent bien souvent, ou du moins modifient grandement, celles déjà élaborées ».

La confrontation avec de nouveaux auteurs et penseurs, la découverte d'aspects de la vie de certains poètes et de l'expérience du vide qu'ils ont faite ne lui apportent pas de réponse mais augmentent ses incertitudes, si bien qu'il écrit le 17 août 1891 : « Il a l'enfer dans l'âme ; et, tandis qu'il ne connaissait autrefois que la joie, la douleur est maintenant devenue son pâturage, la douleur son repos, la douleur son espérance même ». Eugenio n'abandonne pas la pratique religieuse, il continue à prier et à assister à la messe. Mais il annote sur cette page : « Tandis qu'il tente d'élever son esprit vers le Seigneur, le doute l'assaille encore plus violemment : "Si Dieu n'existe pas !" ».

Pacelli est tourmenté par le souvenir des plus beaux sentiments éprouvés les années précédentes et angoissé par la perspective qu'ils aient à jamais disparu. « L'œil triste, écrit-il, il regarde maintenant ceux qui, agenouillés à l'église, élèvent vers Dieu leur prière pleine de dévotion : il les regarde et le doux souvenir des temps passés et qui ne reviendront peut-être plus se présente à son esprit, lorsque, croyant, il était uni à la bienheureuse foule des fidèles, lorsque Dieu emplissait son cœur d'un contentement ineffable... et il pleure ! ». Le futur Pie XII se sent seul. De caractère réservé, il avait eu au départ du mal à nouer des amitiés vraies dans sa classe.

« Malheureux ! Où trouvera-t-il le réconfort ? », écrit-il encore le 17 août. « S'adressera-t-il à ses amis ? Mais lequel d'entre eux lui donnera les ailes pour s'élever tel un aigle de cette misérable terre jusqu'aux sphères supérieures et briser ce voile malin qui l'entoure partout et sans trêve ? ». La conscience qu'aucun être humain ne pourrait l'arracher à un tel isolement et à l'écrasant poids des doutes commence à émerger de ces lignes.

« Chaque jour, nous croyons nous connaître pleinement nous-mêmes. Mais nous sommes le plus souvent dans le mensonge, car un seul être est capable d'atteindre un but si élevé : c'est l'homme humble ». Le jeune homme perçoit que le problème qui l'angoisse n'est pas seulement une crise intellectuelle, dont la solution serait à chercher dans les lumières de l'intellect humain, mais quelque chose qui implique également le cœur.

« Un cœur humain, écrit-il le 14 août, est un mystère, un abîme sans fond qu'aucun œil ne peut pénétrer, si ce n'est l'œil du Seigneur des âmes, qui voit tout ». Eugenio détourne peu à peu son attention de la recherche intellectuelle et psychologique vers les aspirations du cœur, touchant du doigt les limites et l'incapacité de l'homme à résoudre les grands problèmes existentiels.

« Le malheureux ne résiste plus, son souffle devient haletant, sa voix s'étouffe dans sa gorge ; il met ses mains dans ses cheveux, il ferme les yeux [...]. Désire-t-il alors peut-être la mort, ou désire-t-il plutôt ne pas être né ? [...] Nous allons errant comme des aveugles dans les chemins tortueux et les labyrinthes compliqués de notre

cœur, qui [...] ne goûte pas les plaisirs de l'esprit ». Pacelli termine la page de ce dramatique journal par ces paroles : « Mon Dieu, illuminez-le ! ». De cette crise existentielle qui l'ouvre définitivement à l'âge adulte, Eugenio ressort plus fort et totalement abandonné à Dieu. Ces notes manuscrites resteront comme une marque indélébile de sa personnalité et contribuent à démythifier la description de ceux qui présentent le futur pape comme un jeune homme uniquement « pieux », grandi dans une atmosphère exclusivement religieuse et donc étranger aux expériences des enfants de son âge car enfermé dans une tour d'ivoire protégée. Nous apprenons de sa sœur aînée Giuseppina que, dans les journées libres d'engagements scolaires, le jeune homme aimait se rendre avec elle à Ostie et y louer une barque à rames avec laquelle il avançait au large, vers la pleine mer, où l'ampleur de l'horizon l'attirait et lui « parlait de l'infini ».

Une fois dépassé ce tourment existentiel, les trois années du lycée voient Pacelli s'imposer à l'école par son intelligence et sa maturité ; de plus, il est maintenant capable d'affronter les incompréhensions et les dérisions à cause de sa foi. En atteste la composition sur l'un des sujets donnés à la classe par le professeur d'italien, Ildebrando della Giovanna. Les élèves devaient exprimer leur pensée sur « L'un des plus grands hommes de l'histoire ». Eugenio choisit saint Augustin. Les noms des personnages choisis par les élèves sont lus en classe et dès que ses camarades apprennent que Pacelli a choisi le saint d'Hippone, l'élève fait l'objet de lourdes plaisanteries pour avoir identifié un saint parmi les constructeurs de civilisation, dans une période où les livres et les journaux présentent la religion catholique comme signe d'obscurantisme. On le traite de « bigot » et de « sale chrétien ». Eugenio ne cède pas et maintient son choix avec détermination. Le professeur Della Giovanna est frappé par son attitude et réprimande les élèves en leur disant : « Vous ne comprenez rien », avant de mettre immédiatement fin à la leçon.

Il convient de citer un autre devoir intitulé « Mes ennemis » et rédigé par Eugenio Pacelli à l'âge de dix-sept ans. Il écrit : « Quoi qu'il arrive, il est certain que je n'ai jamais cherché et ne chercherai

jamais à ne m'attirer que des amis par une prudence frisant la stupidité, par de viles adulations et de très viles hypocrisies, c'est-à-dire en m'adaptant entièrement à cette vie d'actes, de paroles et de phrases conventionnels nécessaire pour conserver les amitiés que l'âme ne goûte pas. Pas moi : mais je m'efforcerai pour ma part, sans être en cela possédé par la manie foscolienne, d'aimer tous ceux que je pourrai, de me faire le moins d'ennemis possible, mais je ne m'inclinerai jamais devant certaines bassesses, cela dusse-t-il me rendre odieux au monde entier et m'exposer à mille persécutions. Ceux qui veulent me haïr à ces conditions, qu'ils me haïssent ; je ferai le sacrifice joyeux du cœur pour conserver la noblesse de mon âme ».

Le futur Pie XII est pendant plusieurs années le premier de sa classe et ses camarades s'étonnent de voir qu'il n'a jamais besoin de revenir sur les pages déjà étudiées. Sa mémoire lui permet de garder dans le temps le souvenir net de ce qu'il a appris. Lorsqu'il sera pape, il n'aura ainsi jamais recours, hormis dans la dernière période de sa vie, au texte écrit de ses allocutions ou de ses discours, étant capable de se les rappeler parfaitement après les avoir préparés. « C'était un homme très sensible, témoigne le professeur Carlo Piersanti, à la mémoire véritablement exceptionnelle, et je lui exprimai mon étonnement parce qu'il parvenait à déclamer des discours longs de plusieurs pages. Il me dit qu'il avait reçu de Dieu le don d'apprendre par cœur un texte de sa main à la première lecture. Il considérait ce don comme de peu d'importance ». Cette capacité lui fut particulièrement utile pendant les années d'école pour les leçons d'archéologie chrétienne tenues par le père Bonaventura, qui ne choisissait pas de manuel mais voulait que ses élèves prennent des notes. Eugenio était capable de retranscrire la leçon entière, du premier mot au dernier, si bien que ses notes étaient systématiquement recherchées et appréciées de ses camarades.

Après son élection au trône pontifical, Pacelli rappellera avec nostalgie le climat des années de lycée, en particulier l'excellent rapport qui s'était instauré entre les enseignants et les élèves. Le 28 février 1957, recevant en audience les élèves et les professeurs du lycée Visconti, il parlera de l'« entente réciproque ou, comme on

dit, de l'harmonie entre éducateur et élèves. Dans les salles de cours, la chaire n'était pas considérée comme la forteresse inaccessible de l'autorité, la froide dispensatrice de leçons ; mais c'était le juste point de rencontre entre le maître plein d'affection et le jeune désireux de prendre part à son savoir. Nous-même, dans notre jeunesse, nous fûmes témoins de cette union entre maîtres et élèves et, aujourd'hui encore, nous sentons que l'affection qui nous liait à nos éminents professeurs, envers lesquels nous nourrissions des sentiments de vénération tout particuliers, est encore vive et inchangée ». ¹⁹

De solides liens d'amitié avec certains camarades naissent pendant la période du lycée. Le rapport avec l'un d'entre eux, peu connu et presque toujours ignoré par les historiens, semble particulièrement intéressant, puisque ce jeune homme, Guido Mendes, était membre de la communauté juive de Rome, descendant d'une célèbre famille de médecins et de spécialistes de la médecine qui remontait jusqu'au médecin de la cour du roi Charles II d'Angleterre. Après la mort de Pie XII, le docteur Mendes, qui vivait alors à Ramat Gan en Israël, racontera au quotidien *Jerusalem Post* ²⁰ l'amitié qui l'avait lié au pape depuis l'époque où ils fréquentaient ensemble le Lycée Visconti.

« Pacelli fut le premier pape qui ait, dans sa jeunesse, participé à des repas de sabbat chez des juifs, et qui ait pu discuter, sur un mode informel, de théologie juдаïque avec des notables de la communauté juive de Rome ». ²¹ Mendes se rappelle qu'il fréquentait la maison Pacelli et qu'Eugenio fréquentait la sienne, et qu'ils « échangeaient entre eux leurs intérêts et leurs idéaux ». Il se souvient encore que Pacelli était toujours prêt à intervenir en faveur de l'Église, bien que la période fût dominée par une atmosphère anticléricale et hostile au

19. PIERSANTI, *op. cit.*, pp. 119-121.

20. SEGAL (Mark), « Ramat Gan Physician recalls schooldays with Pius XII », *Jerusalem Post*, 10 octobre 1958. L'épisode a été repris par le mensuel *Inside the Vatican* en octobre 1999.

21. DALIN (David G.), *Pie XII et les juifs*, Tempora, Perpignan, 2007, p. 89. Le rabbin américain David Dalin s'oppose depuis plusieurs années à la campagne d'accusations contre le pape Pacelli.

catholicisme. Le futur Pie XII manifeste un grand intérêt pour la religion hébraïque et demande à son ami la permission d'emprunter dans sa bibliothèque un livre du rabbin Ben Herzog. À la fin du lycée, l'un entreprend des études ecclésiastiques, l'autre de médecine. Malgré cela, ils réussiront à continuer à se voir et la profondeur du lien qui les unissait se manifestera en particulier en 1938 lorsque Pacelli, alors Secrétaire d'État, fera son possible pour aider la famille Mendes, frappée par les lois antisémites promulguées par le gouvernement fasciste italien. Le cardinal leur obtiendra la possibilité de se mettre en sécurité en Suisse, d'où ils s'expatrieront l'année suivante pour la Palestine. Après la guerre, Guido Mendes et Pie XII auront encore deux rencontres que le médecin juif définit comme « extrêmement cordiales » et au cours desquelles ils parleront entre autres du statut de la ville de Jérusalem. Mendes se souvenait que le pape Pacelli, au cours d'une rencontre avec un groupe de Juifs ayant survécu aux camps d'extermination, leur avait dit : « Dans peu de temps, vous aurez un État d'Israël ».²²

Il faut rappeler un autre lien d'amitié, celui avec Giulio Mantovani, membre d'une famille de la bourgeoisie romaine affectée par de tels problèmes économiques qu'elle se vit contrainte de confier son enfant à un institut pour pauvres. Pacelli, en raison de la situation délicate de son camarade, lui manifeste une attention particulière et lui rend souvent visite à l'institut : ce rapport de solidarité était destiné à durer jusqu'à la fin de leur vie et contribue à démentir l'idée d'un jeune Pacelli renfermé et solitaire, incapable de lier avec ses camarades et de faire mûrir des amitiés profondes.

Ainsi que nous l'avons vu, Eugenio est l'élève laïc d'une école publique laïque plutôt anticléricale, et la formation religieuse dispensée par ses parents ne peut être réduite à une dévotion artificielle. L'homme qui allait porter la tiare à la veille du deuxième conflit mondial n'avait rien d'un jeune dévot grandi dans les nuages d'encens des sacristies romaines. À la fin du lycée, pendant l'année scolaire 1893-1894, grâce à une moyenne de notes très élevée,

22. SEGAL (Mark), art. cit.

Pacelli est dispensé des examens et reçoit le diplôme de la *maturità* (baccalauréat, *ndt*) avec les félicitations du jury.

La « petite histoire » du futur Pie XII, dans la ville de Rome récemment devenue capitale du Royaume d'Italie, croise la « grande histoire » de la papauté. C'est maintenant Léon XIII, le pape Gioacchino Pecci, qui siège sur le trône de Pierre. Ce pape aristocrate, habile à nouer des relations diplomatiques, relance le rôle politique de la papauté sur la scène internationale et rêve de rétablir la *Respublica Christiana*. Mais Léon XIII est aussi le pape qui prend conscience du grave problème social. Lorsqu'il était nonce apostolique à Bruxelles, Pecci a eu l'occasion de connaître directement les conditions de vie des ouvriers dans les sociétés qui s'industrialisent et il a compris que cette situation nécessite des réponses nouvelles. Bien décidé à ne pas laisser aux mains du marxisme l'étendard des droits des ouvriers, le pape Léon qui, comme son prédécesseur, se considère « prisonnier » du gouvernement italien du *Risorgimento*, espère faire renaître le prestige de la papauté romaine en impliquant les masses populaires et en les soustrayant à l'influence du socialisme. Le 15 mai 1891, alors que le jeune Eugenio, nous l'avons vu, traverse la phase la plus aiguë de son combat intérieur, paraît l'encyclique *Rerum novarum*. L'Église catholique ne peut accepter ni le libéralisme économique qui exploite alors l'ouvrier de manière véritablement inhumaine, ni le socialisme qui veut abolir la propriété privée et combat pour la lutte des classes. Dans l'encyclique, le travailleur est défendu en tant que personne et l'on y affirme qu'il a droit à un juste salaire qui ne peut être fixé uniquement sur la loi de l'offre et de la demande. L'économie même ne peut être une course sans règles où le plus fort triomphe, mais elle doit redevenir dépendante de l'éthique chrétienne. L'État, écrit le pape, doit fournir une aide aux plus malheureux ; les patrons et les ouvriers doivent dialoguer et collaborer. Même si l'encyclique repopose en substance l'ancien corporatisme catholique, l'affirmation du droit de grève et l'avis favorable à la naissance d'un syndicat chrétien constituent un point de non-retour et projettent la papauté dans le nouveau siècle. Ce texte marque le début de la doctrine sociale de l'Église.

On a souvent donné sur la base de ces éléments de nouveauté et d'ouverture une lecture trop unilatérale du pontificat de Léon XIII, l'opposant non seulement à son célèbre prédécesseur Pie IX, mais aussi à son successeur Pie X. Il ne faut toutefois pas oublier que, tout en manifestant ces ouvertures sur le plan social et tout en adoucissant le ton de certaines condamnations antilibérales du pape Mastai Ferretti, Léon XIII, un temps défenseur convaincu du pouvoir temporel, reste ferme jusqu'à la fin face à l'État unitaire ; tout en souhaitant une forme de conciliation qui résolve la « Question Romaine », il doit affronter des gouvernements fortement anticléricaux : lorsque, en août 1889, le gouvernement de Francesco Crispi dédie un monument à Giordano Bruno, le pape songe à quitter Rome et à se réfugier sous la protection de l'empereur d'Autriche François-Joseph.

C'est dans ce climat d'ouvertures et de fermetures, d'élans courageux vers le futur et de positions attachées au passé, d'oppositions entre les hiérarchies et la nouvelle classe politique fortement anticléricale qu'Eugenio Pacelli se forme en se préparant aux épreuves qu'il aura un jour à affronter dans la curie pontificale.

Histoire d'une vocation

Après avoir obtenu l'examen de fin de lycée *ad honorem*, sans passer l'examen de la *maturità* grâce à ses notes excellentes, Eugenio décide d'entrer au séminaire. Pendant les vacances de l'été 1894, il se retire en effet quelques jours dans le monastère de Sainte-Agnès, sur la Via Nomentana, pour des exercices spirituels ; à la fin de cette retraite, il annonce à sa famille sa vocation. La décision du futur Pie XII ne surprend pas vraiment ; si nous n'avons pas trace de manifestations précédentes – rappelons le caractère très réservé de Pacelli – il est très probable qu'elle constitue le dernier acte d'un parcours existentiel commencé durant les années de lycée. Quoi qu'il en soit, la demande d'entrer au séminaire ne semble pas surprendre les parents, comme en témoigne sa sœur cadette, Elisabetta : « Après cette retraite d'environ dix jours, il communiqua à nos parents son désir d'être prêtre. Sa décision ne suscita chez nous aucun étonnement, car nous considérions qu'Eugenio était né prêtre [...]. Pour choisir la voie qu'il devait prendre, il s'appuya sur la prudence et les conseils du père Lais ».¹

Nous avons déjà cité les « messes » célébrées par jeu sur le petit autel fabriqué à la maison, ainsi que son aspiration à se faire missionnaire et sa disponibilité au martyre exprimée à l'âge de cinq ans : « Moi aussi, je veux être martyr, mais sans les clous ! ». Un précieux indice de ses intentions est contenu dans les paroles de sœur Maria Conrada Grabmair, la religieuse bavaroise cuisinière de Pie XII, dans les actes du procès de béatification : « Nous avons appris de sa bouche que, dans sa jeunesse, il aurait voulu se faire

1. PACELLI (Elisabetta), *Summarium*, p. 3.

religieux pour se consacrer davantage à Dieu, mais cela lui avait été déconseillé en raison de sa santé fragile ».

Philippe Chenaux a voulu voir dans les paroles prononcées par le cardinal Pacelli le 31 janvier 1932 l'attestation d'une vocation précoce : « Il est certain que, de quelque façon et à quelque heure du jour que le Seigneur envoie ses ouvriers à sa vigne, la vocation est toujours divine. Mais combien plus belle, plus éclatante et plus précieuse, la vocation des premières heures du jour, la vocation du matin de la vie ! C'est l'heure des divines prédilections ».²

« Lorsque nous examinons la vocation d'Eugenio Pacelli », a écrit son premier biographe, Nazareno Padellaro, « nous remarquons qu'elle n'est pas le résultat d'une émotion unique et décisive, ni d'une contrainte familiale qui, souvent, peut avoir raison d'un esprit encore mal assuré. Il arrive parfois que les sentiments religieux du père ou de la mère, ou même de l'un et de l'autre, atteignent un tel degré d'intensité qu'ils finissent par influencer sur la volonté de leur fils et l'amènent au sacerdoce. Il ne se passe rien de semblable chez les Pacelli. Nous en voulons pour preuve que le frère aîné – c'est-à-dire celui qui, la plupart du temps, est victime de l'obsession paternelle et capitule, involontairement trompé – s'est consacré à une carrière laïque. Cette liberté fragile de l'adolescence et de la jeunesse n'est pas soumise à des entraves paternelles ou maternelles. Chacun peut suivre sa propre voie. La sœur aînée, Giuseppina, et, de même, Elisabetta, la plus jeune, se marièrent. Eugenio est le seul chez qui manifeste une vocation religieuse. Nous n'avons donc, dans la famille Pacelli, ni bigoterie, ni manies religieuses, ni reflux du sentiment qui finit toujours par noyer une volonté incertaine. Deux autres raisons nous donnent à penser que la vocation d'Eugenio est une vocation spontanée : la première, c'est d'avoir pris la décision d'être prêtre après être allé dans un lycée public ; la seconde, ce fut de poursuivre ses études ecclésiastiques en dehors du séminaire ».³

2. S.S. PIE XII, *Discours et panégyriques (1931-1938)*, La Bonne Presse, Paris, 1939, p. 33.

3. PADELLARO, *Pie XII*, Julliard, Paris, 1950, pp. 59-60.

Ayant appris la décision de son fils, l'avocat Filippo Pacelli demande au curé de l'église des Saints-Celse-et-Julien, don Piero Monti, une lettre de recommandation à remettre au cardinal Vicaire de Rome, Lucido Maria Parocchi : c'est à ce dernier que revenait la décision d'admettre Eugenio au Capranica, « l'Almo Collegio », fondé par le cardinal homonyme au milieu du xv^e siècle dans le but d'offrir la possibilité d'une formation convenable à la prêtrise pour les jeunes les moins aisés de la ville. Le Collège était devenu un séminaire prestigieux, l'une des plus importantes institutions ecclésiastiques de la ville. Voici ce que don Monti écrit dans la lettre de présentation : « Le jeune Eugenio Pacelli, de parents pieux et très honnêtes, fait preuve de mœurs extrêmement pures à tous égards ; il s'est toujours distingué par sa piété et sa religiosité ».⁴

À l'automne 1894, le futur Pie XII est donc admis à l'Almo Collegio Capranica, alors dirigé par Mgr Giovanni Ponzi. L'ambiance y était intellectuellement vivante et marquée par une liberté modérée, équilibrée du reste par une discipline de fer qui prévoyait un réveil le matin à 5 h 30 en hiver et 5 heures en été, les prières et les offices communs (messe, Laudes, Angélus et chapelet), l'étude et les repas pris en silence. L'espace consacré au divertissement était réduit et lui aussi réglementé. Le modèle du Capranica, comme d'ailleurs de tous les autres séminaires romains, « était celui du concile de Trente »,⁵ avec le prêtre comme « homme prédestiné par son état à la sainteté, détaché du monde, voué à la prière et à l'ascèse ». Nous retrouverons ces caractéristiques chez don Pacelli, même s'il ne faut pas oublier ses années de formation dans l'école « laïque » du Lycée Visconti et la fréquentation des leçons universitaires qu'Eugenio était sur le point d'entreprendre. En même temps

4. *Adulescentem Eugenium Pacelli, piis honestissimisque parentibus natum, optimis unde quaeque moribus instructum pietate religioneque fulsisse ac fulgere.* Un formulaire semble être à la base de ce texte du curé de l'église des Saints-Celse-et-Julien ; le prêtre l'a adapté en insistant par des superlatifs sur la foi et les bonnes mœurs de la famille.

5. CHENAUX, *op. cit.* p. 35. Cf. aussi *Regole da osservare dagli alunni et convittori dimoranti nell'Almo Romano Collegio Capranica*, Rome, 1867 ; et *Manuale di pietà per uso degli alunni dell'Almo Romano Collegio Capranica*, Rome, 1902.